

André BELLEMENT, *La déroute de l'armée de Cobourg, ou les environs de Charleroi*, introduction et notes d'André Tissier, avec la collaboration de Ling-Ling Sheu, Genève, Droz, 2001, 175 p.

Michel Biard



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/1217>
DOI : 10.4000/ahrf.1217
ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2002
Pagination : 138-139
ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Michel Biard, « André BELLEMENT, *La déroute de l'armée de Cobourg, ou les environs de Charleroi*, introduction et notes d'André Tissier, avec la collaboration de Ling-Ling Sheu, Genève, Droz, 2001, 175 p. », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 327 | janvier-mars 2002, mis en ligne le 19 mars 2008, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/1217> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.1217>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

André BELLEMENT, *La déroute de l'armée de Cobourg, ou les environs de Charleroi*, introduction et notes d'André Tissier, avec la collaboration de Ling-Ling Sheu, Genève, Droz, 2001, 175 p.

Michel Biard

- 1 Sous ce titre se cache une oeuvre inédite dont André Tissier a retrouvé un manuscrit à la Bibliothèque nationale. Il s'agit d'un fait historique en un acte, mêlé de vaudevilles, dû à la plume d'André Pépin Bellement. Acteur et auteur, comme beaucoup d'hommes de théâtre du temps, celui-ci travaille pour le Théâtre de la rue Feydeau (ci-devant Théâtre de Monsieur) de 1791 à 1794, ainsi qu'au Théâtre patriotique du sieur Sallé (ci-devant Théâtre des Associés) où il donne sa première pièce en décembre 1793. Bellement était déjà connu comme l'auteur d'une *Journée du 9 Thermidor* et de *Cange, ou le commissionnaire de [Saint-] Lazare* ; André Tissier nous livre ici le texte d'une petite pièce très intéressante, assorti de notes souvent précieuses (même si, çà et là, quelques affirmations auraient pour le moins mérité davantage de nuances, ainsi lorsqu'il est écrit, p. 62 : « Pendant la Terreur, si les dirigeants politiques alimentent la guillotine, le peuple, lui, chante ! »).
- 2 *La Déroute de l'armée de Cobourg* est représentée le 26 septembre 1794, mais l'oeuvre a de toute évidence été écrite avant le 9 thermidor comme le prouvent divers indices. Ainsi l'un des personnages est « un représentant du peuple », mais un repentir du manuscrit laisse apparaître, à la place de cet anonymat, le nom de Le Bas et l'on conçoit la gêne de Bellement aux lendemains de thermidor. La scène se déroule dans le camp du général Marceau, où une « montagne » a été placée afin que les acteurs puissent y déclamer leur texte. André Tissier note que ce n'est bien sûr qu'un monticule et non une

véritable montagne, mais il est évident qu'il convient d'ajouter que le mot « montagne » ne saurait être innocent dans un texte rédigé avant la mort de Robespierre et de ses compagnons. Les soldats chantent tour à tour la Carmagnole, l'hymne des Marseillais et divers airs patriotiques. Ils poussent aussi des jurons de circonstance (« nom d'un Autrichien coupé en quatre ! ») et s'apprêtent à en découdre avec l'ennemi.

- 3 En ces journées qui précèdent Fleurus, quatre personnages sont au centre de la trame, tandis que le général et le représentant du peuple en mission sont, eux, au centre de la véritable victoire. Un vieux sergent, personnage classique de ce type de pièces, surnommé La Valeur, est accompagné de sa femme, une vivandière, et de leur fille. Celle-ci, comme il se doit, a « le cœur pris » depuis qu'un jeune lieutenant est entré dans ses rêves. Lorsque cet amour secret est révélé à La Valeur, celui-ci n'a qu'une exigence pour accorder la main de sa fille au lieutenant : qu'il fasse preuve de sa propre valeur dans la bataille qui est sur le point de se livrer. Sans surprise aucune, les deux femmes voient les deux militaires revenir victorieux et tout se termine pour le mieux. En revanche, le texte est intéressant dans la mesure où est mise en scène de façon très crue l'application du décret interdisant de faire prisonniers des Anglais. Lorsque le jeune lieutenant poursuit deux sujets de la perfide Albion au sommet de la montagne, donc sous les yeux de sa belle, voici ce qu'écrit Bellement :

« LE SECOND ANGLAIS [le premier a déjà été tué],
poursuivi par Charles [le lieutenant], est à moitié
chemin de la montagne, lorsque Charles le rejoint.
Il jette son sabre en criant :

Je me rends !

CHARLES

Tu es anglais. Nous ne faisons point de prisonnier de ta nation.

À ces mots, l'Anglais tire un pistolet qu'il cachait, lâche son coup sur Charles, qu'il manque.
Charles, qui en est muni d'une paire, du premier coup l'étend auprès de son camarade [...] »

- 4 Et lorsque la jeune fille, prénommée Thérèse, gravit la montagne pour le retrouver, découvre les corps et « jette un cri » :

« LA CITOYENNE GERVAIS [sa mère]

Eh bien ! qu'as-tu donc encore ?

THERESE

Maman, les Anglais que Charles a tués !

LA CITOYENNE GERVAIS

Eh bien ! s'il les a tués, ils ne sont plus à craindre. (*On entend encore les cris de la victoire, beaucoup plus près que la première fois*). Que ce cri-là fait de plaisir au cœur !

THERESE

Ça rend joyeux tout d'un coup. »

- 5 Oubliés les cadavres encore chauds et surtout oublié le terrible décret, d'autant que Bellement a eu soin de transformer l'Anglais en un fourbe qui finalement simulait sa reddition pour mieux tuer son adversaire... fort heureusement, l'un tire avec précision et l'autre aurait dû suivre quelques leçons ! L'affaire est entendue. Pour qui veut lire une pièce qui vante les mérites de l'armée française dans l'été 1794, il faut acquérir dans les meilleurs délais la publication d'André Tissier. Le plaisir et l'intérêt sont garantis.